



SEANCE DU 19 novembre 2013.

Restitution de l'intervention de :

Bernard Proust

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Roland, André et Gilles

TITRE : L'affaire Heidegger : Erreur politique et erreur philosophique

Présentation :

Périodiquement en France revient une querelle entre philosophes, entre spécialistes aussi, sur la question de savoir si Heidegger était un penseur nazi ou pas, pour simplifier les choses. Cela peut aller très loin, notamment l'interdiction des livres de Heidegger dans les bibliothèques en France. C'est une question que je rencontre depuis très longtemps, depuis les années 1960, alors qu'à l'époque cette question était déjà claire et réglé.

Je voudrais revenir sur cette question, qui n'est toujours pas claire pour tout le monde aujourd'hui, en la traitant sous l'angle de l'erreur politique et de l'erreur philosophique. Avant d'aborder les faits, je voudrais préciser deux éléments :

- Le premier point est une petite phrase de Spinoza, dans « *Le traité politique* » qui devra nous guider, car Spinoza comme le dit Nietzsche, est un penseur très pur, ce qui est une référence. Il a dit : « *J'ai pris grand soin de ne pas tourner en dérision les actions humaines, de ne pas les déplorer ni les maudire, mais de les comprendre* ».
- Il ne s'agit donc pas de déclencher une polémique violente pour savoir si l'on est pour ou si l'on est contre, notre but est d'essayer de comprendre. Comprendre, c'est d'abord et avant tout, travailler les concepts, ce qui peut se faire de deux façons : Une façon classique, qui est la façon idéaliste de travailler en philosophie, qui consiste à se donner un concept et à rapporter des réalités à ce concept, qui donc est un concept à priori avant toute rencontre avec la réalité. On peut définir l'erreur philosophique, par exemple, et rapporter Heidegger à l'erreur philosophique. On sait à l'avance de quoi il est question.
- Ma façon de procéder sera totalement différente, elle partira de la réalité dans sa différence, de l'unicité du concept d'erreur politique et d'erreur philosophique, pour Heidegger lui-même et dans l'œuvre de Heidegger. C'est à la fin seulement qu'on essaiera de conclure, pour voir si l'on a suffisamment travaillé le concept pour que cela nous apporte quelque chose dans l'examen de la question.
- Dans la deuxième partie je propose, à ceux qui y viendront, de lire le discours du rectorat, qui est le texte central. C'est une lecture relativement difficile car Heidegger n'est pas un auteur facile, pour décider clairement est-ce que c'était un penseur nazi ou pas ? Et aussi ce que lui pense de sa singularité. C'est lui qui dit : « *J'ai commis une énorme bêtise en prenant ma carte au parti, j'ai commis une erreur politique, qui est la conséquence d'une erreur philosophique que j'ai commise plutôt* ». Nous essaierons d'expliquer cela dans sa singularité.

J'ai fait une biographie de Heidegger, sur sa vie en général et plus précisément sur la période de sa vie qui va de 1933 à 1945. Je vais vous la lire.

1889 : Naissance à Messkirch le 26 septembre.

1903-1909 : Études secondaires au Gymnasium (jésuite) de Constanz, puis à Fribourg en Brisgau.

1909 – 1913 : Études de théologie et de philosophie à l'Université de Fribourg.

1916 : Heidegger obtient son habilitation (diplôme nécessaire pour enseigner).

1917 : Mariage avec Elfride Petri, avec qui Heidegger vivra toute sa vie et dont il aura deux fils. Elle sera jusqu'à la fin sa principale collaboratrice.

1922 : Heidegger est nommé professeur de philosophie à l'Université de Marburg.

1925 : Liaison avec Hannah Arendt, qui quittera l'Allemagne en 1933.

1927 : Publication de *Sein und Zeit* (Être et temps) – de la première moitié de *Sein und Zeit*. La seconde moitié ne le sera jamais.

1928 : Heidegger succède à son maître Husserl à l'Université de Freiburg.

1928 : Débat avec Ernst Cassirer au colloque de Davos (Suisse).

1929 : Jeudi noir / 25 oct. Début de la crise.

1930 : Ernst Jünger publie *La Mobilisation totale*

1932 : Ernst Jünger publie *Le Travailleur*

1933 : 30 janvier : Hitler prend le pouvoir.

1933 : 27 et 28 février : incendie du Reichstag.

1933 : En avril, Heidegger est élu à l'unanimité Recteur de l'Université de Freiburg en remplacement de Von Möllendorf, démissionné après qu'il a refusé le placardage de l'Affiche contre les juifs.

1933 : Heidegger adhère au NSDAP (Parti National Socialiste des Travailleurs Allemands).

1933 : 27 mai, Discours de Rectorat : L'Université allemande envers et contre tout elle-même (traduction François Fédier)

1933 : Heidegger interdit le placardage de l'Affiche contre les juifs.

1934 : En février, Heidegger démissionne de son poste de Recteur, alors que le Ministre lui demande de relever de leur fonction deux doyens, Von Möllendorf et Wolf. Ce qu'il refuse.

1934 à 1944 : Heidegger enseigne la philosophie à l'Université de Fribourg. Cours sur Nietzsche en particulier et sur Hölderlin. Nombreuses brimades : interdiction de publication, exclusion du Congrès Descartes à Paris en 1937 etc.

1934 : 29 et 30 juin : « Nuit des longs couteaux ». Heidegger prend conscience, « se rend compte » de l'erreur qu'il a commise.

1942 : La Doctrine de Platon sur la vérité est interdit de publication.

1944 : Heidegger est interdit d'enseignement. « Professeur inutile », il est enrôlé dans une brigade de travail.

1946 : Lettre sur l'humanisme. Amitié avec Jean Beaufret. Heidegger garde le silence sur Auschwitz et sur les crimes nazis, sauf quelques rares et brèves remarques.

1945 à 1951 : Heidegger est placé sous *Lehrverbot* (interdiction d'enseigner), en vertu des règles de dénazification établies par les autorités alliées. Karl Jaspers (La Culpabilité allemande, Minuit, Paris), qui fut son ami, avait été chargé du rapport sur les activités de Heidegger. Le pays de Bade est en zone d'occupation française.

1951 : Heidegger reprend son enseignement comme professeur émérite. Il dirige un séminaire sur la Physique d'Aristote. Les séminaires continueront jusqu'en 1967.

1955 : Première visite en France (à Cerisy), avec des retours en 1966, 1968 et 1969 au Thor (Vaucluse), pour des séminaires. Rencontres avec Georges Braque et René Char.

1962 : Première visite en Grèce.

1976 : Heidegger meurt le 26 mai à Messkirch. Publication des deux premiers volumes des Œuvres complètes qui en comprendront une centaine.

1976 : Le 31 mai paraissent dans le *Spiegel* des Entretiens – Réponses et questions sur l'histoire et la politique – réalisés en septembre 1966

Pour plus de détails :

- Martin Heidegger, *Écrits politiques*, Gallimard, Paris, 1995.

- Georges Steiner, *Martin Heidegger*, Champs/Flammarion, Paris, 1981.
- Hugo Ott, *Martin Heidegger, éléments pour une biographie*, Payot, Paris.
- François Vézin, *Essai biographique*, in François Fédier, *Heidegger : anatomie d'un scandale*, Robert Laffont, Paris, 1988.

Il faut préciser que tous les textes de Heidegger qui sont de lui assurément, se trouvent dans le livre: « *Écrits politiques* » de Heidegger, rédigés de 1933 à 1966, recueil qui fut publié chez Gallimard en 1995 et préfacé par François Fédier. Il n'est pas question de tout reprendre, mais pour l'essentiel tout est là.

Il me semble d'abord qu'il y ait un point qui soit entendu, sur lequel nous n'allons pas revenir, qui est la question de la culpabilité. Est-ce que Heidegger est coupable ou pas de sa relation avec les nazis ?

Tout d'abord, il pourrait être coupable, s'il l'est, par rapport à une loi qui considère comme faute le fait de prendre sa carte au parti nazi en 1933. Or aucune législation, aucun droit, qui interdit à quelqu'un en 1933 en Allemagne de prendre sa carte au parti nazi.

Il me semble que, au pire, on pourrait inculper Heidegger pour ces questions-là, comme complice de crimes contre l'humanité, crime qui a été inventé après la guerre et avec effet rétroactif pour les dirigeants du parti nazi. Donc sa culpabilité ne peut pas exister pour des faits qui ne sont pas considérés comme des crimes qui n'existent pas. Au plus on a ce que l'on a eu, la commission Jaspers et les autorités politiques et militaires françaises qui interdisent l'enseignement à Heidegger parce que rétroactivement, il y a faute à être un suiviste, quelqu'un qui est une sorte de compagnon de route des nazis et à un moment donné. C'est tout ce que l'on peut dire, la cause a été entendue ; pour ce type de relations avec les nazis, il a purgé sa peine d'une certaine façon. Le problème c'est la bêtise, et la question de l'erreur.

Je vais reprendre un point qui est la question de la responsabilité. Un professeur de la Sorbonne, dans les années 1968, considérait que tout cela était ce qu'il appelait l'impardonnable, et il reprochait l'impardonnable à l'ensemble des Allemands et à l'Allemagne historique. Et la totalité de tout ce qui était Allemand était interdit. Cela veut dire qu'il admettait qu'il y avait une responsabilité collective du peuple allemand dans toute cette histoire. Ce professeur de philosophie qui était germaniste, faisait de la philosophie sans jamais citer un texte allemand.

Est-ce qu'il y a une responsabilité collective du peuple allemand ? S'il y a responsabilité collective, alors Heidegger est coupable comme tout le monde de ne pas avoir quitté l'Allemagne et de ne pas avoir devancé les choses. À mon avis il n'est pas plus responsable collectivement que nous ne sommes responsables, en tant que peuple français, de ce qui a pu se passer, par exemple, en Algérie. Est-ce que nous sommes collectivement responsables aussi de la déportation des juifs, est-ce que nous le sommes au-delà des générations qui étaient vivantes à l'époque. Si mes parents étaient collaborateurs, est-ce que je suis responsable de cette collaboration ? Est-ce que je suis coupable d'être non informé ou mal informé, est-ce que je suis coupable de parler de tout cela maintenant ? Au contraire je vais devoir en parler.

Il dit à la fin d'un texte qui était destiné à la commission Jaspers, qu'après tout, on savait des choses, que probablement on déplorait, ou pas. Il donnait des cours de philosophie dans lesquels il y avait des allusions au pouvoir nazi ; il n'a découvert l'ampleur des choses que tard, et que la solution finale était tenue secrète.

Je vous lit un passage du texte en question : « *J'étais déjà en 1933-1934, dans la même opposition contre la doctrine de la vision du monde nationale-socialiste* ». Est ce qu'il ment ? Réponse : Le discours du rectorat, parce que ce qu'il dit est manifestement « à côté », expression que les nazis vont utiliser pour dire qu'il n'est pas dans le coup, pour le lui reprocher. Il dit : « *mais je croyais alors que le mouvement pouvait être aiguillé spirituellement vers d'autres voies, je tenais cette tentative comme compatible avec les tendances sociales et en général politique du mouvement* ».

« *Je croyais* » : Erreur, que le mouvement pourrait être spirituellement orienté, donc en changer l'esprit, terme très important dans toute l'œuvre de Heidegger, sur lequel on fait un peu

l'impasse parce qu'il y a bien une recherche de spiritualité, et il y a en même temps une immense naïveté, une bêtise énorme, incroyable, qui est de croire que c'est compatible avec les tendances sociales et politiques en général du mouvement. L'idéologie nazie est tout sauf spirituelle ; il n'y a rien de plus nul, spirituellement, qu'un discours de Hitler.

« *En 1933, je croyais toujours que Hitler allait, maintenant qu'il était en responsabilité du peuple tout entier, être capable de s'élever au-dessus du parti et de sa doctrine et que tout se retrouverait sur la base d'un renouvellement et d'un rassemblement pour répondre de l'Occident* ». On peut là aussi dire qu'il y a là un parti pris nationaliste, occidental, parce que Heidegger est manifestement contre la démocratie, la république de Weimar, il n'est pas du tout de gauche comme on pourrait le dire actuellement ; il est bien entendu manifestement de droite. Il est aussi anticommuniste, chose qui est très importante dans cette histoire, et il croit naïvement, que l'Occident peut se régénérer, se sortir d'un soi-disant déclin, retrouver un enracinement dans toute une série de termes qui sont plus idéologiques que philosophiques. Nous aussi, nous avons des termes qui font apparaître cette idée de déracinement, et n'avons-nous pas cette haine de l'idée de nomade, les Roms ?

« *Cette croyance, dit Heidegger, était une erreur, dont je me suis rendu compte du fait des événements de juin 1934, mais elle m'avait amené durant l'été 1933 à me situer entre deux positions : J'ai approuvé l'aspiration sociale nationale, non pas nationaliste, tout en réprouvant la fondation spirituelle et métaphysique que lui donnait le néologisme de la doctrine du parti* ». Donc désaccord fondamental sur cette question de l'antisémitisme et de la fondation biologique de la doctrine du parti. La colonne vertébrale de la doctrine du parti, c'est l'antisémitisme et l'idée de l'extermination des juifs, ce qu'il réprovoque, car c'est totalement infâme, philosophiquement et scientifiquement.

« *En effet, l'aspiration sociale et nationale, comme je la voyais, n'était pas essentiellement rattachée à la doctrine de la vision raciale et biologique. J'ai commis beaucoup de fautes. dans ce que l'administration comporte d'aspects techniques et humains, mais je n'ai jamais sacrifié l'esprit et l'essence de la science et de l'université au parti. Au contraire j'ai tenté de renouveler l'université.* » On croit, on ne croit pas, j'ai plutôt tendance à l'écouter, comme quelqu'un qui s'est trompé magistralement et qui a payé cher, parce que son œuvre n'est plus lue, et qui prend un aspect de gyrophares : « *Attention si vous pensez Heidegger vous penser nazi !* », et il y a une très grande rigidité sur tout cela.

Point suivant : Le problème est de savoir s'il y a quelque chose comme de la résistance dans les cours de Heidegger après 1934 ? Il me semble que l'on peut réfléchir à cette question en trois points. Le premier point est le « *dasein* » allemand, qui est une expression curieuse, alors que l'expression « *être français* » ne se pose pas pour nous. On n'est pas fascinant de parler d'être français ; ça peut l'être dans un certain contexte ; quand vient le mot nationalisme, quand vient le mot socialisme, quand vient le mot « *dasein* » allemand, qu'est-ce que nous entendons ? Quand vient le mot peuple par exemple, qu'entendons nous ?

Le point important, c'est que Heidegger pense fondamentalement la liberté comme liée au savoir, ou plus largement à la pensée. Ce qui devrait donner la liberté à l'université, c'est le choix d'une position qui est entre l'idée que l'université s'aligne sur le marché du travail, ce qui est un fait de l'université allemande, un alignement sur le marché de l'emploi, et la liberté du savoir qui font la liberté des universités, des universitaires et des étudiants. C'est une idée totalement opposée au fait que l'université puissent développer seulement les sciences utiles au peuple. Cette idée de sciences utiles au peuple est quelque chose de complètement aberrant.

Je voudrais vous rappeler que pendant la période de 1968, Heidegger était passionné par ce qui se passait et pensait que l'on avait affaire à un mouvement équivalent à celui qui le portait en 1933 qui était l'autonomie de l'université. Il y avait une confusion grave sur le thème « *université populaire* ». Sur le fronton de la Sorbonne, cela signifiait que l'on ouvrait l'université au peuple, comme totalité du peuple vivant sur le territoire français, ouverte à tous sans aucune sélection. Heidegger voulait que l'université se donne elle-même sa propre loi, mais à partir d'une hiérarchie tripartite partant du sommet, avec au sommet des sages, qui créent du savoir, c'est

l'élite universitaire ; ensuite deuxième catégorie, les guerriers, disons police et gendarmerie ou armée, il parle de service armée, le service de la guerre, et dans la troisième catégorie les travailleurs. Cette distribution à une ressemblance avec le nazisme.

Deuxième point : Sur le fond, la volonté nietzschéenne, la volonté de puissance, et la volonté de posséder le pouvoir. La volonté de puissance qui est une caractéristique de tout être vivant, qui est de vouloir plus et qui va fonder la possibilité du sur-homme, c'est-à-dire de l'homme qui dépasse l'homme et non pas de la brute blondes etc.. Il y a sur ce point une interprétation de Nietzsche qui fait de la volonté de puissance quelque chose que l'on retrouve chez Spinoza qui est la volonté de tout être à persévérer en soi-même et à vouloir continuer à vivre.

Quant à Hölderlin, c'est le poète du retour au pays natal, à la patrie entendue comme enracinement si l'on veut, avec toute cette thématique qui est le rapport entre la Grèce et l'Allemagne, l'Allemagne comme accomplissement, d'une certaine façon, de la Grèce.

Le thème important là, si je parle de Nietzsche et de Hölderlin, c'est le thème de la mort de Dieu, de l'éloignement de Dieu et du détournement de l'homme dans la mesure où l'homme peut retrouver les traces de Dieu dans la terre natale. C'est une espèce de double mouvement, d'éloignement de Dieu, d'image de fuite qui est une image en vérité, quand on prend la Bible, l'absence de Dieu, et dans toute la littérature du XX^{ème} siècle avec l'image d'un détournement de l'homme qui retrouve Dieu dans les traces du passage. On est complètement aux antipodes du nazisme, dans la mesure où le nazisme n'est pas un athéisme dans ce sens, certainement pas, il y a un culte de la personnalité qui fait d'Hitler un Dieu, un führer qui fait que tout le pouvoir est délégué par l'ensemble du peuple à la tête qui redistribue le pouvoir de vie et de mort hiérarchiquement.

Questions des auditeurs.

Question : Je voudrais juste faire une remarque, c'est que lorsque Heidegger a adhéré au parti national-socialiste allemand, ça n'était pas un petit jeune homme d'une quinzaine d'années quand même, c'était déjà un intellectuel conscient, donc il a adhéré en toute conscience à un parti politique comme celui-là, sans se renseigner sur « *la philosophie de ce parti* », c'est très grave. Je dis qu'il n'a pas commis une erreur, d'ailleurs il s'en est excusé tardivement aussi, lorsque la nuit des longs couteaux lui montre qu'il a peut-être fait une bêtise, mais il a persisté quand même longtemps et il a gardé sa carte du parti jusqu'en 1944, ce qui fait 11 ans. Un intellectuel qui, par ses connaissances et sa compétence, s'il s'est rendu compte à un moment donné qu'il avait commis une erreur en adhérant à ce parti, il aurait dû faire preuve de courage me semble-t-il en le dénonçant et en partant.

Réponse : Je suis tout à fait d'accord, il n'a pas de circonstances atténuantes.

Commentaire de Bernard Proust à la suite d'une remarque d'ordre général sur la république de Weimar : Ce qui m'intéressent, ce n'est pas de forcer les choses pour « *sauver* » l'œuvre de Heidegger, je pense que l'œuvre de Heidegger est parfaitement lisible et incontournable, qu'il est absolument essentiel de le lire, comme de lire Marx : On ne peut pas jeter Marx avec le communisme et le stalinisme. Le Capital est une œuvre importante ; il parle de dictature du prolétariat qui est une ineptie, qu'on doit laisser tomber, mais pas du tout. Il y a ce qui doit être repensé, et la démocratie en fait partie. Il y a des gens qui le font, qui travaillent à repenser la démocratie, pas simplement comme démocratie formelle. Ce que l'on pouvait attendre de Heidegger, c'est qu'il donne les moyens de penser tout cela, c'est là que ça ne marche pas. L'important, c'est de penser la démocratie, et de la vivre là où l'on est. Il y a tout ce que j'ai appelé l'ambiance en Allemagne, le traité de Versailles, la crise, tout cela, mais on attend d'un grand penseur qu'il ne se trompe pas. Il fait une pirouette, il dit : « *qui pense grandement se trompe grandement* ». Ce n'était pas ce qu'il a fait de mieux.

Question : Dans sa hiérarchie sur les philosophes, les guerriers, les travailleurs, je n'ai pas compris cette partie où vous dites que le parti nazi aurait repris cette hiérarchie, qu'en est-il ?

Réponse : Il y a une confusion possible, Heidegger dans le discours au rectorat reprend la république de Platon, donc il pense qu'on peut hiérarchiser la société avec en haut l'université qui serait réanimée spirituellement, puis un intermédiaire qui seraient les guerriers, et en dessous les travailleurs. Ça se discute évidemment, mais c'est la pensée de Heidegger il pense la liberté lui, par rapport à cela. Ce n'est pas du tout comme nous la pensons-nous, aujourd'hui. À côté de cela, il y a la façon nazie d'exercer le pouvoir, il y a aussi des élections qui consistent en ce que le peuple donne le pouvoir à un chef qui redistribue le pouvoir : « *je te donne le droit de vie et de mort sur untel et untel à condition que tu me donnes le pouvoir de mort sur toi* ». C'est pour cela que dans le film « *Nuit et brouillard* », on voit un kapo qui dit : « *je ne suis pas responsable* ». C'est le règne de l'irresponsabilité puisque le seul et unique responsable, c'est le chef. Or dans notre conception des choses, nous sommes toujours individuellement responsable de ce que nous faisons, même si c'est par ignorance.

Question : Vous avez évoqué une polémique qui s'est passée dans les années 1980, je crois, sur quels points repose-t-elle, quels sont les arguments, quels ont été les éléments de cette polémique ?

Réponse : Tout cela est très compliqué, parce que cela devient technique à un moment donné. Il y a au moins deux ouvrages, celui de Bourdieu sur l'ontologie heideggerienne, qui essaie de démontrer que cette ontologie est nazie, moi je ne sais pas comment on peut le faire, d'autres ont démontré que l'on ne pouvait pas faire cette relation entre l'ontologie heideggerienne et le pouvoir nazi. C'est complètement aberrant. Il y a un livre qui est sorti il y a une dizaine d'années un essai d'Emmanuel Faye : « *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie : autour des séminaires inédits de 1933-1935* », qui essaie de démontrer que Heidegger fait rentrer la pensée nazie dans la philosophie, ce qui a créé une grande querelle au collège de philosophie, car il y a aussi un problème de pouvoir dans le collège. La philosophie est un grand lieu de conflit aussi, donc il y a des écoles, des hiérarchies.

« *La mobilisation totale* » est un texte plus rare et contemporain de la montée du nazisme : il est l'esquisse du grand ouvrage écrit à la même époque par Jünger : « *Le travailleur* ». Ce texte est l'exact reflet de ce monde d'après 1914-1918, son esprit est fort proche de toute la réflexion de Heidegger sur l'essence de la technique et sur la modernité.

Dans « *la mobilisation totale* » et sa suite « *le travailleur* » il expose le point de vue sociologique que la guerre est un processus de travail forcé imposé à l'homme. Elle mobilise l'ensemble des ressources ; transforme un pays en fabrique énorme et modifie la conception même du travail qui n'est plus individualiste mais participe à l'effort de guerre de toute une nation.

Deuxième partie : l' affaire Heidegger. Lecture du discours de rectorat et débat.

Question : Le comportement de Heidegger, ayant lu Mein Kampf, il connaissait le cœur de la pensée nazie et il l'a cautionné pendant 10 ans. Je pense que Heidegger est impardonnable et il restera à jamais entaché par son comportement et sa collaboration avec les nazis. Je voudrais poser une question à propos de la rencontre René Char/Heidegger, est-ce qu'on a une idée du contenu et de ce qu'ils se sont dit ?

Réponse : Je n'y étais pas, mais ce qui en est ressorti, c'est un compte rendu où il est beaucoup question de philosophie, rien à ma connaissance sur les points que vous avez évoqués. René Char s'en tient à la réalité des faits, ensuite sur ce qui est de savoir ce que vaut l'œuvre de Heidegger, je peux donner mon avis : C'est une œuvre incontournable. Avec l'erreur philosophique à l'appui que l'on peut esquisser maintenant, il me semble que Heidegger est complètement passé à côté de tout ce qui est philosophie politique. Il s'en tient, dans le discours du rectorat, à ce qu'il a lu, c'est-à-dire la république de Platon. Est-ce que Platon est un nazi ou un fasciste, où est-ce que c'est seulement quelqu'un qui est autoritaire et pas démocrate en tous cas ? Oui, c'est de ce côté-là que cela se passe, et dans les textes anciens, je dis attention à la différence, cherchons les concepts et pas les termes généraux, tel que totalitarisme.

Question : Je vais préciser ma question : en 1923 ou 1924, Hitler sort Mein Kampf, est-ce que vous pensez qu'en 1933, 10 ans après, Heidegger prenant la carte du parti nazi, a compris la théorie raciale qui est écrite dans Mein Kampf ?

Réponse : Non, comme la majorité des Allemands, personne n'a lu ce torchon. On ne le lit que par devoir. Complément de réponse : Je voudrais préciser quelques éléments sur la diffusion des deux ouvrages qui portent l'idéologie nazie, « *Mein Kampf* » d'une part, et « *Le mythe du XX^{ème} siècle* » d'Alfred Rosenberg. Hitler a écrit Mein Kampf en prison, après son putsch raté, et il n'a jamais été diffusé en Allemagne avant 1933 ; Ensuite ces deux bouquins, ont été diffusés massivement en Allemagne après, grosso modo 1935, où chaque famille les recevait. Le seul ouvrage qui était diffusé concernant le parti nazi, c'était le programme du NSDAP, petit fascicule très simple dans lequel pratiquement rien n'est mentionné sur la question juive. C'est très en dessous du discours actuel du front national.

Remarque : Si l'on se réfère au discours qu'Hitler fait à la SDN, on ne peut trouver plus démocrate que lui. Si Heidegger s'en tient à ce discours-là, il est loin de la réalité.

Ce qui m'étonne un petit peu, je ne connais pas du tout la pensée de Heidegger, c'est qu'en tant qu'individu, si je compare avec le climat artistique qui a été contemporain de la montée du nazisme, il y a eu une prise de conscience de la part des gens qui faisaient partis du cabaret Voltaire, départ du dadaïsme, et qui s'est développée à travers toute l'Allemagne, et qui avait de grandes affinités avec le mouvement de Rosa Luxembourg. Il y avait des gens qui se sont vraiment mis en danger à Berlin. Je pense en particulier au caricaturiste qui faisait des couvertures de magazines représentant Hitler avec le grand couteau.

Donc si des gens qui n'étaient pas tous des intellectuels, des artistes, des éditeurs, avaient cette sensibilité au danger, avaient conscience qu'il se passait quelque chose de grave dans le pays. Je pense que, à fortiori, quelqu'un qui était peut-être trop enfermé dans ses pensées, n'a peut être pas pu déclencher cette conscience.

La chose la plus importante, parmi celles que tu nous as présentées tout à l'heure, c'est le fait que tu as dit qu'il était de droite, que tous les analystes étaient eux de gauche.

Question : Une des raisons pour lesquelles il a été suiviste, n'est ce pas qu'il était profondément anticomuniste ?

Réponse : Oui, il était de droite, pour une révolution nationale, à une époque où l'on ne savait pas

trop ce que cela voulait dire.

C'est vrai que c'est cela qui peut nous paraître paradoxal, c'est vrai que sa démonstration est assez convaincante, il n'est peut-être pas nazi, mais son conservatisme en tout cas a été très gênant et ne lui a pas permis de penser.

Il y a des gens qui sont de droite ou d'extrême droite, qui soutiennent l'attentat de juillet 1944 et qui n'ont jamais été inquiétés.

C'est la figure centrale de la pensée politique au XX^{ème} siècle. Il y a des mots qui n'ont pas la même valeur chez les uns que chez les autres. L'anticommunisme est lié avec la question de la démocratie, le problème du traité de Versailles, de la défaite, de la crise. J'essaie personnellement de me garder de toute explication de type psychologique ou de type sociologique, parce que je trouve que l'on n'est pas très doué pour cela. On n'est pas forcément victime de son éducation .

Lecture du discours prononcé devant le ministre allemand lors de l'investiture au rectorat :

Utiliser ce lien pour la lecture du texte : [TEXTE / Le Discours du rectorat \(27 mai 1933\) de Martin Heidegger - Les devenirs de la philosophie à Paris](#)

Commentaire : dans l'œuvre de Heidegger, sur la fin surtout, c'est l'appel à une nouvelle spiritualité

Rappel à l'ordre de la modératrice !

Suite du discours

Commentaire : Heidegger veut faire passer l'idée que l'université est libre, contrairement à ce qui se passe dans toutes les autres universités allemandes. Il préconise une autonomie administrative.

Commentaire : Il met la philosophie au sommet de l'université comme questionnement ; ce n'est pas nazi cela .

Il faut préciser, au niveau vocabulaire, la question : Quel est l'être en totalité, qu'est ce qui est commun et qui est sublimissime, dans la totalité de ce qui est ? Pour Platon, dans La république, c'est l'idée du bien.

Il est quelqu'un qui répète la philosophie, qui va à la recherche de quelque chose que la philosophie a mis de côté et oublié, pour la dépasser.

Remarque : Il n'a pas dénoncé un certain nombre de choses, comme d'autres intellectuels d'ailleurs ; cela me fait penser à ce que racontait Nikita Khrouchtchev quand il dénonçait les crimes de Staline au congrès du parti communiste de l'Union soviétique. Dans la salle il y a quelqu'un qui a dit : « *Et toi qu'est-ce que tu faisais pendant ce temps-là* » et il a répondu : « *Qui a dit cela, qui a parlé, qui a dit quelque chose ?* » et ensuite il a conclu : « *Tu vois camarade, je faisais comme toi, je me taisais* »

Réponse : Il y a une interprétation générale de ce qu'est la philosophie depuis le commencement, avec un oubli très important : Tout ce qui est de la philosophie matérialiste ; il n'y a pas Démocrite, il n'y a pas Épicure, il n'y a pas non plus les politiques du XVIII^{ème}, Diderot, Rousseau, il n'y a que trois lignes sur Spinoza, il n'y a pas Marx, le début du Capital, c'est là qu'est le dépassement de la philosophie, parce qu'il y a une refonte complète du rapport entre la matière et la forme, que personne n'a fait depuis Platon, que font les matérialistes quand ils montraient que la matière et la forme ne sont pas dissociées, il y a quelque chose qui est de l'ordre de la forme organique, qui n'a pas une forme éternelle qui s'adapterait à un matériau éphémère qui serait le devenir de la matière même. On peut le dire, on peut le montrer

Question : À ton avis, qu'est-ce qui, dans son discours, porte la trace de cet homme dans ce discours prononcé devant le ministre de l'État nazi ; il y a quand même des choses qu'il a dû dire parce que le ministre était là ?

Réponse : Il est là pour maintenir l'indépendance, l'autonomie de l'université. Les autres après, lui

ont reproché trois ou quatre choses : Pas un mot sur l'antisémitisme, rien sur la science utile au peuple, il est en marge de la doctrine national-socialiste.

Question : À cette époque-là, la religion, c'est justement de s'écarter de la matière et n'y a-t-il pas quelque chose de religieux dans sa démarche ?

Réponse : Justement, à la fin de sa vie, dans un article de journal, il y a un appel à un dieu nouveau

Question : Est-ce que lorsqu'on lit le texte en langue allemande, y a-t-il des traces sur le fait que ce discours avait été prononcé devant une assemblée nazie. Est-ce que dans la syntaxe le vocabulaire, il y a des mots ou des formes sémantiques à la gloire du troisième Reich ?

Réponse : Là ce qui est très net, qui n'est pas dans la pensée contemporaine, c'est l'idée de hiérarchie et cette hiérarchie n'est pas la même que la hiérarchie nazie, le principe étant : Le Führer a toujours raison, et que le pouvoir vient d'en haut. Cette idée est que l'avant-dernier à pouvoir sur le dernier, et le dernier, pouvoir sur rien. C'est l'inverse de la liberté, qui est d'abord le pouvoir sur soi. On peut déléguer provisoirement pour telle ou telle tâche que l'autre peut faire. Heidegger pense tout autrement, en termes de liberté, et de hiérarchie, où la liberté en terme de hiérarchie en mettant au sommet ce qu'il appelle spiritualité, science comme questionnement. Puis suivre ce qui est donné en haut par les philosophes, comme chez Platon, puis les gardiens de la cité, les guerriers, puis ceux qui travaillent, avec un urbanisme qui va se développer autour de tout cela. C'est-à-dire une cité ronde, avec un extérieur où se trouvent les travailleurs, une citadelle au centre, et au sommet, protégé par les guerriers, le pouvoir, c'est-à-dire ceux qui pensent, ceux qui produisent de la science, avec la science comme technique.

Je vous propose de faire cette révolution de telle sorte que l'université soit au commandement

Question : Il y a un nationalisme spirituel, est-ce que c'est pour faire plaisir à son auditoire ou est-ce que c'est vraiment sa pensée ?

Réponse : Ils ne supportent pas le communisme et le communisme est international et les travailleurs n'ont pas de patrie. C'est quelque chose qui le révolte. L'idée c'est que le nationalisme n'est pas de gauche ou de droite, c'est d'abord de gauche. On lui a donné un aspect de droite ???

Question : Au regard de ses écrits, peut-on noter un tournant ou une continuité dans sa pensée, depuis la guerre ?

Réponse : Le premier tournant vient de son erreur philosophique et politique. Ensuite après 1934 le deuxième tournant est la lecture de Nietzsche dans les cours de l'université. Il cherche à dépasser la philosophie en s'appuyant sur le dernier philosophe, Nietzsche. Ensuite le troisième tournant qui est le laissé faire les choses, qui est un peu péjoratif, laissé « être » plutôt que laissé « faire », qui se distingue de la sagesse dont on parle classiquement. Quand on lit les textes de la fin, plutôt proche des aphorismes de la poésie, on n'y peut rien, le retour à la forêt, à la nature, la recherche d'un vrai enracinement, cela fait un peu écolo.

Question : Il a été classé « professeur inutile » de 1934 jusqu'en 1944, est-ce qu'il n'était pas bousculé de temps en temps par ses étudiants qui lui demandaient de sortir de son université d'affronter la réalité ?

Réponse : Heidegger était admiré par ses étudiants ; il parlait à mots couverts, faisait des allusions. C'est ce que l'on apprend à faire par exemple quand on est professeur dans un pays étranger et que le régime n'est pas très ouvert au discours philosophique. Il faut à ce moment-là savoir présenter ses positions en les diluant dans un discours conforme aux réalités politiques du pays dans lequel on se trouve. À partir de là, les élèves qui le veulent feront la relation entre les diverses parties exposées. On peut aussi choisir des textes, sans insister sur la pensée sous-jacente, en la laissant découvrir aux étudiants. Le seul risque que l'on prenne est de se retrouver dans l'avion du lendemain. Il ne faut pas oublier que Heidegger risquait la déportation.

Je pense aussi que ça n'était pas du tout l'intérêt du régime de l'arrêter, car il nourrissait leur propagande, parce qu'ils utilisaient son nom .

Remarque : Je voudrais faire une remarque sur la langue du troisième Reich, qui est une langue essentiellement de propagande qui était utilisée par l'armée, qui étaient utilisées dans les médias, à l'école primaire aussi, mais qui ne touchait absolument pas le domaine de la philosophie, ce qui fait que les hautes sphères intellectuelles dans lesquelles se trouvait Heidegger étaient relativement épargnée par cette contagion.

Une deuxième remarque que je voudrais faire, c'est au niveau de la notion de nation. Il faut absolument faire la différence entre nationalisme et national socialisme . Ce sont deux choses qui sont très très différentes. Le nationalisme classique c'est Bismarck, c'est Hindenburg qui s'est présenté contre Hitler aux élections présidentielles de 1932 et qu'il a remporté. C'est donc cette droite militaire et les grands industriels de la Ruhr qui ont appelé Hitler au pouvoir en 1933 car ils pensaient l'instrumentaliser, pour conforter la place de la droite dans la république de Weimar c'est exactement l'inverse qui s'est passé et ça a été une lutte à mort entre le national socialisme et la droite traditionnelle jusqu'à l'attentat de 1944. Il y a donc eu une lutte extrêmement violente entre la droite classique et les nationaux socialistes qui avaient une toute autre idéologie, je dirais même une toute autre mystique.

Question : Concernant le laisser être et le laisser-faire, l'enracinement, la méditation, on retrouve l'idéologie taoïste chinoise, et plus précisément le laisser être et le laisser-faire reposent sur une longue technique et de sacrées connaissances, c'est simplement la remarque que je voudrais faire qu'en pensez-vous ?

Réponse : Je vous confirme ce que je vous ai dit, il s'agit bien d'un texte dont j'ai fait la lecture il y a quelques années à l'Isle-sur-la-Sorgue, « *Entretien avec un japonais* » qui marque l'intérêt de Heidegger pour ce qu'il croit être le bouddhisme ?, avec des filtrages aussi. Mais il est vrai aussi qu'il y a beaucoup de gens qui se sont intéressés à Heidegger et au taoïsme.

Remarque: ce qui m'apparaît plus nettement en entendant tout ce que tu nous développes c'est cet espèce de paradoxe à l'extrême du paradoxe, c'est-à-dire cette dimension d'inconséquence chez Heidegger qui est quelque chose de redoutable. Dans tout ce qui est dit, il y a quelque chose qu'il faut garder à l'esprit c'est l'histoire de sa relation avec Hannah Arendt, et l'importance que ça a pu avoir par la suite, l'importance que Hannah Arendt a eu pour la philosophie du monde entier et ce que l'on accorde à Heidegger .C'est ce paradoxe qui fait que, au fond, ce qu'il refoule au maximum c'est le politique. Il ne veut pas toucher au politique, or c'est un philosophe d'abord et refuser le politique est un premier niveau de folie, et le second niveau, c'est un philosophe qui s'intéresse particulièrement à la Grèce ; or comment peut-on s'intéresser à la Grèce et refouler la question du politique ? Dans le même temps, ce qu'il faut bien voir, c'est qu'il y a Freud qui théorise la question du refoulement individuel certes, mais il se pose véritablement la question du refoulement collectif. Je pense que le plus beau concept philosophique de Heidegger, c'est probablement ce concept d'oubli de l'être. L'oubli de l'être au regard du refoulement collectif et ce qu'il en a vécu, comment le situer, comment le penser ? On est dans un monde où les concepts sont magnifiques, développés, élaborés, pensés, avec une espèce de folie des grandeurs, folie de spiritualité complètement parano, mais je la mettrai plutôt dans cette déviation de la folie quand on va vers sa jouissance, vers son confort, et que c'est bien pratique pour nous à un moment donné, c'est-à-dire une folie intéressée aux conditions de son développement et de son expression

Question : Pour reprendre la remarque de Jacques qui dit que les philosophes pensent le politique ; ce qui crée le malaise par rapport à Heidegger, c'est que l'on peut penser qu'il a les outils conceptuels. Est-ce que c'est du refoulement chez Heidegger ?

Réponse : il y a des philosophes comme Descartes qui ne pensent pas beaucoup politique.

Remarque : Je voudrais revenir à notre thème de l'année. Je suis incapable de dire si au plan philosophique, Heidegger est intéressant ou pas, et me semble-t-il, ce n'est pas véritablement le sujet que l'on traite. S'il reprend notre thématique, l'erreur, la faute tu as précisé tout à l'heure que juridiquement il n'y avait rien pour le condamner, lui dit qu'il a commis une erreur, et je pense que là ,quand même, on est dans la faute parce que des gens qui n'avaient absolument pas son bagage intellectuel ont vu un certain nombre de choses.

Je ne sais pas s'il refoule le politique ou s'il ne le refoule pas, mais je constate quand même qu'à un moment donné c'est une charge (recteur) qui, de fait, le met dans une position politique. Et qu'à ce moment-là il ne se pose pas la question de savoir où il met les pieds, qui est Hitler, qu'il ne lit pas Mein Kampf, c'est un tord, même si c'est difficile de l'obtenir à cette époque, compte tenu du fait qu'il a accepté cette charge là. Quand il lit le discours, les universités avaient déjà perdu leur autonomie, qu'il puisse croire que lui va garder l'autonomie, c'est une faute, car Heidegger n'est pas un maçon qui monte des murs. Il a une position médiatique et qui est utilisée en plus par les nazis. Quand on est dans une position comme celle-là, que l'on accepte une charge officielle, le minimum du minimum serait quand même d'analyser de plus près la situation et d'en tirer les conséquences.

Il a agi d'une manière inconséquente et à ce moment là ce n'est plus une erreur, c'est une faute.

Réponse : j'ai demandé que l'on ne parle pas de faute indépendamment du droit

Remarque : A l'époque il servait sa carrière, il était au courant, il a occulté des choses. Dans son discours il plaidait pour l'autonomie de l'université, il savait très bien qu'il ne l'aurait pas, et quand bien même l'aurait-il eue, il était là comme faire-valoir d'un régime qui lui aurait accordé son autonomie, sachant qu'il servait sa propre carrière. C'est une faute car il aurait dû être informé, et s'il ne l'était pas, il aurait dû l'être